5e Année. — N° 2. 20 Janvier 1899.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Rédacteur en chef : A. LAURENT DE FAGET | Secrétaire : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard dans la correspondance, les lettres non personnelles doivent être adressées : à l'Administration du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

AVIS

Nous prions ceux de nos abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur réabonnement pour 1899, de bien vouloir nous l'adresser par mandat-poste au nom de M. Laurent de Faget, Rédacteur en chef du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

Caisse de secours du « Progrès Spirite ».

Nous avons reçu de :

Mme Henry, de Billancourt .... 5 francs
M. L. G., de Paris .... 5 —

A nos deux souscripteurs, merci !

UN NOUVEAU SATAN

(*Suite et fin*) (1)

Poursuivons notre étude, disions-nous en terminant notre dernier article, et voyons ce qu'est, dans la zone phosphorescente, le lieu dit *de servitude* :

« Le lieu de servitude, déclare la communication que nous analysons ici, est habité par les Esprits de second ordre, ceux dont les facultés de l'âme sont encore à l'état rudimentaire. Le travail forcé y est de rigueur, la progression dans le mal remplace celle du bien qui règne dans la zone lumineuse. Le travail imposé, au lieu de *relever les âmes* comme un devoir accompli, n'est qu'une tâche sans but, sans utilité, œuvre de bête de somme se soumettant au fouet esclavagiste. »

Ainsi ce n'est pas pour être punis de leurs méfaits que les « Esprits de second ordre » sont maintenus par Satan dans le *lieu de servitude*, dépendance des Enfers nouveaux qu'on cherche à nous faire concevoir. Les facultés de l'âme de ces pauvres êtres sont encore, nous dit-on, à l'état rudimentaire. Dès lors, point ou peu de responsabilité de leur part : pourquoi l'Enfer pour ces âmes encore neuves? C'est toujours la doctrine de l'Eglise, terrible aux ignorants aussi bien qu'aux éclairés.

Et puis, pourquoi cette progression dans le mal? Si elle existait, comment ces âmes, aveuglées par Satan, pourraient-elles jamais reconquérir leur indépendance et s'élever vers Dieu?

Mais passons au troisième lieu de souffrance, appelé la « forteresse » :

« Quant à la forteresse, ajoute l'Esprit, c'est le lieu réservé à la tourbe malfaisante des pires malfaiteurs. C'est le bagne de la zone phosphorescente; on y blasphème, on y maudit. C'est le séjour de haine proprement dit, et les hurlements des damnés ne sont autres que les exclamations maudites et bruyantes des habitants de cette forteresse. »

Ici, nous voyons l'imagination de l'Esprit bien en défaut. N'avoir trouvé qu'une forteresse, si grande soit-elle, pour lieu d'expiation des âmes profondément enracinées dans le mal, c'est peu, en vérité. Nous pensons que les âmes coupables qui s'agitent sur notre terre tourmentée sont bien trop nom-

(1) Voir nos numéros des 20 décembre et 5 courant.

breuses encore pour qu'un monument quelconque, fût-il de dimensions colossales, pût les contenir dans la « zone phosphorescente ». Et c'est pourquoi nous préférons croire au retour dans la vie humaine terrestre de ces âmes en travail de régénération.

D'ailleurs, nous devons reconnaître que l'Esprit inventeur de l'enfer nouveau croit, lui aussi, à la réincarnation nécessaire et au retour des âmes vers le bien. Mais alors, à quoi bon cette zone de punitions dans les entrailles de la terre, alors que l'Esprit coupable a devant lui tout un avenir réparateur, à travers la série de ses existences? A quoi bon ce Satan impossible, épave des dogmes monstrueux d'autrefois?

D'autant plus que ce roi fantaisiste du sombre royaume des damnés n'est pas condamné pour l'éternité, au dire même de l'Esprit qui dicta ces communications.

« La malédiction éternelle ne peut exister, dit-il; l'exil et la condamnation de Satan finiront avec la Terre elle-même. Quand cette planète aura accompli les diverses phases de sa durée, elle se désagrégera, et ses molécules serviront à la formation de mondes nouveaux. C'est à ce moment que Satan verra tomber ses fers. »

Eh bien! le malheureux aura le temps d'attendre! Ce ne serait plus de la justice, cela, ce serait de la vengeance. Or, Dieu ne se venge pas. Le repentir et la réparation libèrent l'âme coupable. Serait-ce à dire que Satan ne se repentira que sur les ruines du monde terrestre?

A ce moment, toujours selon l'Esprit, « Satan et ses suppôts, ainsi que les âmes l'ayant choisi librement pour leur maître, s'incarneront dans des mondes encore imparfaits, et commenceront une longue suite d'existences expiatoires qui leur permettront d'espérer le pardon de leurs fautes et leur recours en grâce ».

Mais pourquoi seulement au moment de la désagrégation de notre planète? Pourquoi cette justice à deux poids et deux mesures? Pourquoi Satan attendrait-il des milliers et des milliers d'années cette possibilité de se régénérer? Pourquoi son sort serait-il différent de celui des autres coupables?

Et quand la Terre sera devenue elle-même un séjour meilleur pour l'humanité transformée, que fera le prince des ténèbres dans son « antre »? L'Esprit ne nous le dit pas; il constate seulement qu'il y attendra la « désagrégation de la Terre ».

Quelle perspective!... et comment pourrait-elle se concilier avec la justice et la bonté de Dieu?

Enfin, la phrase finale de la communication que nous examinons ici est plus négative encore de la justice divine :

« Cependant, Satan ne reprendra jamais la place que Lucifer occupa dans l'infini; il aura toujours un rang secondaire. »

Ceci est la négation absolue ou de la justice de Dieu ou du progrès de l'âme. Il ne saurait y avoir de limite au progrès. Si nous admettions un Satan capable de se repentir et de progresser à travers la série de ses réincarnations futures, nous ne pourrions le comprendre qu'avec la faculté de s'élever, comme toutes les autres âmes, jusqu'aux plus hauts sommets de la hiérarchie spirituelle. L'ange déchu, s'il existait, pourrait encore redevenir ange, esprit pur, et se rapprocher de Dieu.

Toute autre conception est vide de sens.

Si nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur cette question qui leur paraît, sans doute, élucidée depuis longtemps, c'est :

1° Parce que nous avons la plus profonde estime et la plus réelle sympathie pour l'honorable correspondante qui nous a soumis son opinion à ce sujet;

2° Parce que nous tenions à déclarer une fois de plus que, selon le conseil toujours si opportun d'Allan-Kardec, au lieu de nous incliner devant toutes les communications qui nous viennent d'outre-tombe, nous devons les soumettre à l'examen de notre raison et n'en retenir que ce que celle-ci accepte pleinement.

A. Laurent de Faget.

LES INFORTUNES CACHÉES

Dans les grandes calamités, la charité s'émeut, et l'on voit de généreux élans pour réparer les désastres; mais à côté de ces désastres généraux, il y a des milliers de désastres particuliers qui passent inaperçus, des gens qui gisent sur un grabat sans se plaindre. Ce sont ces infortunes discrètes et cachées que la vraie générosité doit aller découvrir sans attendre qu'elles viennent demander assistance.

Quelle est cette femme à l'air distingué, à la mise simple quoique soignée, suivie d'une jeune fille vêtue aussi modestement? Elle entre dans une maison de sordide apparence où elle est connue, sans doute, car à la porte on la salue avec respect. Où va-t-elle? Elle monte jusqu'à la mansarde : là gît une mère de famille entourée de petits enfants; à son arrivée, la joie brille sur ces

visages amaigris; c'est qu'elle vient calmer toutes ces douleurs; elle apporte le nécessaire assaisonné de douces et consolantes paroles qui font accepter le bienfait sans rougir, car ces infortunés ne sont point des mendiants de profession; le père est à l'hôpital, et pendant ce temps la mère ne peut suffire aux besoins. Grâce à elle, ces pauvres enfants n'endureront ni le froid, ni la faim; ils iront à l'école chaudement vêtus, et le sein de la mère ne tarira pas pour les plus petits. S'il en est un de malade parmi eux, aucun soin matériel ne lui répugnera. De là elle se se rend à l'hospice pour porter au père quelques douceurs et le tranquilliser sur le sort de sa famille. Au coin de la rue l'attend une voiture, véritable magasin de tout ce qu'elle porte à ses protégés qu'elle visite ainsi successivement; elle ne leur demande ni leur croyance, ni leur opinion, car pour elle tous les hommes sont frères et enfants de Dieu. Sa tournée finie, elle se dit: « J'ai bien commencé ma journée. » Quel est son nom? où demeure-t-elle? Nul ne le sait; pour les malheureux, c'est un nom qui ne trahit rien; mais c'est l'ange de consolation; et, le soir, un concert de bénédictions s'élève pour elle vers le Créateur: catholiques, juifs, protestants, tous la bénissent.

Pourquoi cette mise si simple? C'est qu'elle ne veut pas insulter à la misère par son luxe. Pourquoi se fait-elle accompagner par sa jeune fille? C'est pour lui apprendre comment on doit pratiquer la bienfaisance. Sa fille aussi veut faire la charité, mais sa mère lui dit: « Que peux-tu donner, mon enfant, puisque tu n'as rien à toi? Si je te remets quelque chose pour le passer à d'autres, quel mérite auras-tu? C'est en réalité moi qui ferais la charité et toi qui en aurais le mérite; ce n'est pas juste. Quand nous allons visiter les malades, tu m'aides à les soigner; or, donner des soins, c'est donner quelque chose. Cela ne te semble-t-il pas suffisant? rien n'est plus simple; apprends à faire des ouvrages utiles, et tu confectionneras des vêtements pour ces petits enfants; de cette façon tu donneras quelque chose venant de toi. » C'est ainsi que cette mère vraiment chrétienne forme sa fille à la pratique des vertus enseignées par le Christ. Est-elle spirite? Qu'importe!

Dans son intérieur, c'est la femme du monde, parce que sa position l'exige; mais on ignore ce qu'elle fait parce qu'elle ne veut d'autre approbation que celle de Dieu et de sa conscience... Pourtant, un jour, une circonstance imprévue conduit chez elle une de ses protégées qui lui rapportait de l'ouvrage; celle-ci la reconnut et voulut bénir sa bienfaitrice: « Chut! lui dit-elle; *ne le dites à personne.* » Ainsi parlait Jésus.

ALLAN KARDEC.

(*L'Evangile selon le spiritisme,* pages 184 à 186.)

UNE SOIRÉE AVEC EUSAPIA PALADINO

(*Suite et fin*) (1)

Eusapia est Napolitaine, née au sein du bas peuple. Sa mère mourut en couches. Son père était au service d'un riche propriétaire des environs. Il fut assassiné par des brigands. Et la petite Eusapia fut abandonnée. Elle avait bien sa grand'mère paternelle, mais c'était une mégère qui la maltraitait. Elle s'enfuit, vagabonda dans les rues, aidée par des gens charitables. Elle atteignit la puberté, et cette crise détermina en elle une révolution profonde. C'est alors qu'apparurent les premières manifestations de la force mystérieuse dont le ciel l'avait dotée. Il semblait qu'elle répandît autour d'elle comme un divin frémissement et qu'elle se fît, à l'exemple d'Orphée, obéir de la nature. Lorsqu'elle entrait dans une chambre, des craquements, des murmures s'y faisaient entendre. Ses compatriotes, très superstitieux, la considéraient comme un prodige. Mais sa renommée n'avait encore qu'un caractère local. Une circonstance inopinée allait promptement l'étendre.

A ce moment, un savant de grand mérite, M. Damieni, était à Londres, en visite chez William Crookes, et l'aidait dans ses recherches. Au cours d'une communication psychique, il fut avisé qu'une jeune fille, qu'une enfant, douée d'un rare pouvoir médiumnique, résidait à Naples et l'y attendait. Il y courut aussitôt et ne tarda pas à découvrir Eusapia, que la rumeur publique lui désigna. Ils travaillèrent, ils collaborèrent; Damieni régla, disciplina et canalisa, si l'on peut dire, cette énergie tumultueuse. En même temps il la faisait connaître à l'Europe... Eusapia était « lancée ».

Ces épisodes sont, par eux-mêmes, pittoresques, mais ils prennent, sur les lèvres d'Eusapia, une saveur que ma froide analyse ne saurait rendre. En me confiant les tristes circonstances de la mort de son père, elle a versé des ruisseaux de pleurs, puis elle s'est précipitée à genoux et elle a joint les doigts dévotement, pour me montrer combien elle était alors gentille, et pieuse, et aimée de tous...

(1) Voir notre numéro du 5 courant.

Soudain, elle part d'un immense éclat de rire. C'est une autre Eusapia qui est devant nous, l'Eusapia facétieuse. Elle parle des voyages innombrables qu'elle a entrepris, des personnages illustres qui l'ont mandée. Quelques-uns lui sont chers, d'autres lui inspirent moins de sympathie. Elle a du respect pour les grands-ducs de Russie, mais Mme Crispi lui a laissé d'amers souvenirs. Cette auguste personne la convie de venir en son hôtel. Eusapia accepte l'invitation. Elle est morosement accueillie par un valet de pied qui l'oblige de stationner dans le vestibule. Eusapia est froissée de ce traitement.

— J'ai oublié mon mouchoir, dit-elle.

Et elle se sauve. Nouvelle convocation. Eusapia est introduite dans un petit salon. Au bout de dix minutes d'attente, elle perd patience.

— J'ai oublié mon éventail.

Et elle rentre chez elle. Mme Crispi persévère dans sa résolution de voir Eusapia. Une troisième fois, elle la convoque et la reçoit au seuil de son logis avec tous les honneurs qui lui sont dus. Eusapia ne fut pas désarmée par cet acte de courtoisie. Elle tint rigueur à l'épouse du premier ministre et se vengea de ses procédés antérieurs, en lui infligeant une frayeur atroce.

Elle poussait des cris... Ah! ah! ah!

Eusapia, les poings sur les hanches, s'ébroue dans les transports d'une robuste gaieté. Elle jouait tout à l'heure *Iphigénie*. Elle joue maintenant *Crispino e la Comare*.

L'instant solennel est arrivé. La séance va commencer. Elle eût commencé plus tôt si Eusapia eût cédé à l'impatience des convives. Mais sa façon d'agir avec Mme Crispi prouve qu'il ne lui plaît pas d'être gênée. Elle passe dans une pièce voisine, où, sous l'œil attentif de Mme Flammarion, elle se dépouille de sa robe et de son corset et revêt une sorte de peignoir dont l'étoffe plus légère et plus souple facilite ses gestes et leur laisse une entière liberté. Une table de cuisine est déposée dans un angle du salon. Derrière la table un rideau, et derrière le rideau, dans un espace de deux mètres carrés, une chaise, une étagère, et quelques menus objets : un violon, une sonnette, une boîte à musique, un accordéon que M. Flammarion a pris soin d'acheter lui-même au bazar de l'Hôtel de Ville, afin de se prémunir contre tout danger de truquage. Aucune porte ne s'ouvre à cet endroit de la pièce, aucune communication ne peut s'y établir avec le reste de l'appartement.

Eusapia s'assied, face à la table, le dos au rideau. Les deux personnes chargées du contrôle se placent à ses côtés et s'emparent, chacune, d'une main du médium qu'elles s'engagent sur l'honneur à ne pas lâcher, fût-ce une seconde. Elles s'assurent du pouce, cette précaution rendant à peu près impossibles les substitutions de mains. Leurs pieds emprisonnent ceux d'Eusapia. Trois autres spectateurs rangés autour de la table « font la chaîne », selon la méthode usitée depuis Mesmer. Et tous immobiles, anxieux, nous attendons les événements.

Ils ne tardent pas à se produire. Eusapia se remue comme la Pythonisse sur son trépied ; elle est oppressée. *Il cuore ! il cuore !* susurre-t-elle, comme si elle allait mourir. Elle entre en transe. Toutefois, elle ne perd pas le sentiment des réalités et suit ce qui se fait et se dit auprès d'elle; elle a une finesse de perception inouïe, rien ne lui échappe ; elle lit dans vos regards les doutes ou les inquiétudes qui vous effleurent et, si quelque contraction nerveuse vous agite, elle la discerne, et tout aussitôt, elle s'efforce de vous rassurer, de vous apaiser, d'insinuer dans votre âme la persuasion. Si l'on n'est pas touché par la grâce, il n'y a pas de sa faute. Cette Napolitaine est décidément intelligente.

Pendant deux heures, elle nous a plongés dans un vague cauchemar. D'abord, en pleine lumière, la table s'est soulevée, quittant le sol; le rideau s'est gonflé fortement tendu, comme une voile où souffle la brise ; puis les lampes ont été baissées, et, dans la pénombre, nous avons eu des apports. Du fond du cabinet noir, les cordes du violon ont frémi, la sonnette a tinté, la boîte à musique a tourné sa manivelle, le tambourin s'est promené sur nos têtes en agitant ses grelots. Et j'ai senti une main furtive qui se crispait sur ma manche. A ce moment, Mme de Z... a poussé un cri, où le plaisir se mêlait à l'épouvante. Elle venait de subir un attouchement du même genre. Et l'on m'a tiré la barbe, j'ai reçu dans la figure un coussin qui m'a fait voir, comme on dit vulgairement, trente-six chandelles. Mon voisin de gauche, qui est un des hommes les plus spirituels de Paris, a nettement distingué par la fente du rideau, un spectre affectant la forme d'une « petite fille » et qui s'est abîmée dans le sol. Mais, moins heureux que lui, je n'ai pas aperçu cette apparition. En revanche, un livre que je tenais serré m'a été arraché avec violence, et une force occulte et malicieuse a secoué à plusieurs reprises le bouton de mon habit.

... Eusapia est épuisée, elle râle. On rallume le gaz. Et je puis relever sur le visage

des assistants la trace des émotions qu'ils ont subies. M. le professeur de la Faculté est grave, M. Flammarion soucieux, Mme de Z... très pâle, et mon voisin, celui qui a vu le spectre, très animé.

— Eh bien! me dit M. Victorien Sardou, voilà ce qu'on peut appeler une excellente séance!

Nous avons regagné nos voitures, soutenant Eusapia défaillante. Une heure du matin sonnait au prochain beffroi... Le concierge était couché, l'escalier obscur, nos cœurs pleins d'angoisse...

... Et M. Sardou souriait dans les ténèbres...

(*Le Temps.*) ADOLPHE BRISSON.

THÉOSOPHES ET SPIRITES

Enfin une théosophe consent à rendre justice au spiritisme et aux spirites.

Mme Annie Besant, la conférencière spiritualiste bien connue, vient, en sa qualité de théosophe, de prononcer un important discours à la réunion de « L'Alliance spiritualiste » de Londres. Le cas est nouveau, inattendu, et c'est ce qui nous engage à en entretenir nos lecteurs.

Mme Besant prêche l'union entre les théosophes et les spirites contre le matérialisme. Son discours aura un grand retentissement, car il est un premier pas fait vers une réconciliation souhaitable à tous les points de vue.

Citons quelques passages de l'allocution de la célèbre conférencière.

« Selon les théosophes, le mouvement spirite se restreint trop exclusivement à la production des phénomènes et ne se concilie pas assez avec le côté philosophique de la vie. »

Cette critique n'est pas pour nous déplaire, à nous qui insistons toujours si vivement sur l'excellence morale de la doctrine spirite et qui ne nous limitons point à l'examen des phénomènes physiques dans l'œuvre de propagande que nous accomplissons.

On sait que la grande divergence de vues entre théosophes et spirites vient de ce que les premiers n'acceptent pas comme nous la réincarnation.

« Je ne discuterai pas la question de la Réincarnation, dit Mme Annie Besant. Je la tiens pour absolument et définitivement fondée; et j'ose dire que toutes mes investigations personnelles ont affermi en moi cette conviction, puisque, comme vous le savez, on peut, par un entraînement spécial, hâter le développement de l'âme pendant la vie terrestre, de manière à permettre à la mémoire de tout le passé de se transférer dans la conscience physique. L'âme peut ainsi reconstruire toute l'histoire de son passé, siècle par siècle, millénaire par millénaire; et lorsqu'elle se retrace tous les chemins qu'elle a parcourus, la doctrine de la Réincarnation n'est plus pour elle une simple hypothèse intellectuelle, mais une certitude absolue et définitive. »

Nous sommes heureux d'entendre l'éminente conférencière proclamer, comme les spirites, la Réincarnation. Mais cette réincarnation s'opère-t-elle d'abord sur la terre, en une série d'existences? C'est là la croyance des spirites. Les théosophes admettent plutôt que l'évolution de l'âme « se produit dans différentes sphères en dehors du monde, que l'âme traverse, les unes après les autres, au fur et à mesure qu'elle se développe en connaissance et en pouvoirs ».

Cette manière de voir est contredite, d'après nous, par l'expérience et l'observation des faits. Un grand nombre d'Esprits ont annoncé leur retour sur la terre en indiquant à quels signes on pourrait les reconnaître quand ils seraient réincarnés.

D'un autre côté, si à chaque existence nouvelle l'âme changeait de résidence astrale, que deviendraient les liens de famille et d'amitié? Et puis, la terre resterait toujours le domaine des Esprits inférieurs, puisque au fur et à mesure que ceux-ci s'élèveraient, ils émigreraient vers d'autres planètes.

Nos hommes de génie, de haute vertu, sont là pour affirmer que, même sur la terre, on peut trouver des intelligences hors ligne et de nobles cœurs qui, évidemment, s'y sont réincarnés.

Mme Annie Besant trouve que notre divergence, sur ce point, est secondaire, et qu'elle ne saurait nous empêcher de nous unir, spirites et théosophes.

« L'orthodoxie chrétienne, dit-elle, déclare l'âme comme étant immédiatement créée avec son caractère, comme venant au monde avec ce caractère qui lui est approprié, comme traversant certaines expériences qui déterminent son avenir pour arriver enfin et subitement au bonheur parfait ou à la plus complète misère, sans avoir la possibilité d'améliorer les tristes conditions où elle se trouve. C'est là une idée barbare à laquelle nous nous opposons tous; une conception qu'il est urgent de dissiper dans l'esprit humain, car elle entrave, elle paralyse tous les pouvoirs de l'âme; elle rend l'homme impuissant en face de la tentation

et le prive de toute confiance en lui-même.

« Aidez l'homme à réaliser qu'il vit dans un univers gouverné par des lois ; que tout ce qu'il sème il le récoltera, *soit dans ce monde*, soit dans un autre. Faites-lui comprendre qu'il n'atteindra au bien que s'il travaille uniquement pour le bien ; qu'il ne s'approchera de la perfection que s'il lutte pour arriver à la perfection. Si nous nous plaçons à ce point de vue, si sain et si rationnel quant au développement de l'âme, point de vue en accord avec toutes les lois de l'univers ; si nous nous sentons véritablement unis dans ce principe fondamental de l'évolution de l'âme, il ne sera certainement plus nécessaire de nous quereller les uns les autres afin de décider si cette évolution s'accomplit dans un ou dans *plusieurs* mondes. »

Nous avons donné quelques-unes des raisons qui nous font admettre la réincarnation sur la terre ; mais nous ne nions point le passage de l'âme humaine dans d'autres mondes quand elle a épuisé la série de ses réincarnations ici-bas. C'est là la doctrine spirite enseignée par le grand initiateur Allan Kardec. Et, comme le dit fort bien Mme Annie Besant, nous pouvons fraterniser avec les théosophes, puisqu'ils admettent comme nous l'évolution indéfinie de l'âme, au lieu de confiner celle-ci dans un enfer impossible ou dans un ciel imaginaire.

La conférencière parle ensuite de la loi de *Karma :* « Le nom, dit-elle, importe peu à la chose ; appelez-la, si vous voulez, la loi par laquelle l'homme récolte ce qu'il a semé. Quand ceci sera reconnu un jour, lorsqu'il sera compris que la mort ne porte aucune altération à l'accomplissement de cette loi ; quand tous les hommes seront convaincus — comme le sont dès à présent, les spirites et les théosophes — que lorsqu'une âme abandonne son corps après une vie de dissolution, d'ivrognerie et de cruauté, cette âme passe dans un état temporaire de misère, de souffrances et de ténèbres, dont elle ne réussira à sortir que par ses propres efforts, et avec l'aide de ses frères ; — quand tout ceci sera reconnu, nous aurons alors un levier puissant pour la moralisation de la société... Théosophes et spirites, nous ne pouvons nous empêcher d'en convenir, même si nous différons sur d'autres points. »

Mme Besant « reconnaît ensuite la pleine réalité des phénomènes qui peuvent se produire dans une séance spirite ».

Et elle ajoute :

« Le nombre des cas frauduleux ne peut altérer en rien la réalité des phénomènes spirites, phénomènes dont tout étudiant a connaissance. C'est pourquoi il faut enlever aux spirites l'idée que nous nions la réalité de leurs phénomènes. *Dans le passé, une importance exagérée a été donnée à la théorie des coques ou cadavres astraux...* Nous avons toujours affirmé (contrairement à l'opinion d'une très petite minorité de théosophes, et de M. Judge en particulier) que, tandis que quelques-unes des communications spirites pouvaient être de cette nature, *la plus grande partie d'entre elles provenaient des* DÉSINCARNÉS. »

Sur ce point, Mme Annie Besant se rapproche beaucoup plus des théories spirites que de celles d'un assez grand nombre d'occultistes, nombre plus grand peut-être qu'elle ne le suppose. C'est une raison de plus pour nous de la féliciter et de l'applaudir.

L'orateur pense que les âmes qui se communiquent en grande majorité, par ce qu'il appelle le canal de la médiumnité ordinaire, sont des âmes qui n'ont point atteint un très haut degré de développement ; il recommande donc, pour suivre la méthode expérimentale, les conditions de contrôle les plus rigoureuses.

Nous sommes absolument de son avis, tout en admettant que des Esprits de l'ordre le plus élevé peuvent aussi, et doivent même, pour notre instruction, certaines conditions étant données, se mettre en rapport avec les vivants de notre monde.

Mme Besant insiste beaucoup, avec raison selon nous, sur l'éducation et l'entraînement nécessaires aux médiums pour se développer au point de pouvoir servir d'intermédiaires aux véritables Esprits supérieurs. Il nous serait difficile, cependant, vu leur nombre considérable à notre époque, de les traiter tous comme des « vierges-vestales », c'est-à-dire de « les séparer, dès leur enfance, de toute influence qui pourrait les dégrader en quelque nature ». Mais il est nécessaire que les médiums se pénètrent bien de l'utilité, de la grandeur de leur rôle, et que, suivant une expression spirite bien connue, *ils se spiritualisent eux-mêmes dans leur propre corps*. C'est à cette condition d'être moins attachés à la matière, de toujours s'élever moralement et intellectuellement, qu'ils pourront être éminemment utiles à l'humanité en servant d'intermédiaires aux plus hautes entités de l'espace.

Où nous ne pouvons être de l'avis de Mme Besant, c'est quand elle dit que « cela constitue un dommage pour les âmes désincarnées d'être rappelées constamment dans l'atmosphère terrestre, comme cela se pratique dans les séances spirites ordinaires ».

S'il en était ainsi, où serait la solidarité

entre les âmes incarnées et les âmes désincarnées? C'est le côté le plus consolant de la doctrine spirite de nous montrer que tout n'est pas rompu entre les soi-disant morts et les vivants; que nos amis disparus peuvent revenir auprès de nous pour nous exhorter au devoir et régénérer nos âmes au souffle de leur amour. Les Esprits élevés nous prodiguent leurs conseils, et c'est là assurément leur tâche de prédilection. Quant aux Esprits arriérés, qui ne sait qu'ils trouvent, en reprenant contact avec nous, un supplément de forces physiques et morales nécessaire à leur avancement?

Mme Annie Besant termine ainsi sa conférence :

« Nos méthodes sont différentes, mais notre but est identique au vôtre. Nos deux partis ne désirent-ils pas que l'immortalité de l'homme soit imposée par une évidence telle que chacun pourrait l'accepter? Nos deux partis ne souhaitent-ils pas que le matérialisme devienne impossible à tout homme raisonnable et réfléchi? Ne désirons-nous pas également que la vie de l'homme soit purifiée, et que le monde invisible devienne une réalité (aux yeux de tous)? que la mort soit considérée sous son véritable aspect? Ne désirons-nous pas faire une réalité de ces paroles : « O mort! où est ton aiguillon? O sépulcre! où est ta victoire? » La mort pour nous n'a pas d'aiguillon; le sépulcre n'a pas de victoire. Lorsqu'un ami traverse le changement de la mort, nous pouvons l'accompagner dans l'autre monde, et là le connaître aussi intimement, plus intimement même que lorsque le voile de la chair nous séparait. Est-ce une illusion de croire que par le pouvoir des spirites comme par celui des théosophes, une foule de bénédictions se répandront sur la terre? et qu'un jour, hommes et femmes, quittant leur corps à volonté, prendront la tâche d'aider et de consoler les âmes épouvantées qui passent à travers « la vallée de l'ombre de la mort », sans rien savoir de la vie qui les attend? »

Les conclusions de Mme Annie Besant sont aussi les nôtres, sauf sur un point : nous n'admettons pas aussi facilement qu'elle que les âmes humaines quitteront leur corps à volonté pour prêter assistance aux mourants. C'est là une spiritualisation propre peut-être à quelques natures d'élite, mais qui, hélas! est encore fort loin de se généraliser sur notre monde inférieur.

Nous avons tenu à donner connaissance à nos lecteurs de l'effort fait par une femme de bien, par un esprit militant et sage, pour réunir les forces vives du spiritualisme dans le combat de l'esprit contre la matière, et préparer l'union des théosophes et des spirites pour l'œuvre commune de l'amélioration de l'humanité.

LA RÉDACTION.

ÉCHOS ET NOUVELLES

UNE ŒUVRE VÉRITABLEMENT POSTHUME.

Dans un prochain livre dont nous avons eu les bonnes feuilles entre les mains, le docteur Papus rapporte qu'il existe en Amérique un roman dicté par l'Esprit de Dickens au médium James. Ce roman, intitulé *The Mystery of Edwin Drood*, avait été laissé inachevé par Dickens qui mourut en 1870.

Vers la fin d'octobre 1872, au milieu d'une séance spirite, James reçut une communication de Dickens qui exprimait le désir de terminer par son intermédiaire le roman inachevé. Le travail, qui dura jusqu'en juillet 1873, produisit douze cents feuillets de manuscrit, ce qui représente un gros volume in-octavo de 400 pages.

L'écriture est tellement semblable à celle du romancier que l'expert le plus avisé s'y tromperait. On y trouve des fautes d'orthographe particulières à Dickens. Enfin, le roman contient une description de Londres, qui fait preuve d'une connaissance topographique dont le sujet était incapable.

(*L'Express* du 11 décembre.)

LE PENCHANT DU PRINCE ADELBERT DE BAVIÈRE POUR L'OCCULTISME.

(D'après la *Gesellschaft*, VII, 1.)

M. le conseiller privé Théobald Kerner (Weinsberg) nous donne, dans ses *Souvenirs de la famille Kerner*, un intéressant exposé des idées d'un prince bavarois touchant l'occultisme.

« Le prince Adelbert, fils du roi Louis Ier, était un hôte assidu de la maison Kerner; il descendait parfois avec un adjudant de fauconnerie à Falken-Heilbronn et de là se rendait journellement à Weinsberg, mais, généralement, il venait directement à Weinsberg et y couchait.

. . . .

« Etant enfant, le prince avait dû beaucoup lire de contes des *Mille et une Nuits*, *La Lampe enchantée d'Aladin*, *Les Princesses ensorcelées*, etc.; il croyait à tous sérieusement et avouait avec une candeur tout enfantine qu'on pouvait, grâce à la pierre

philosophale, grâce à des forces magiques cachées et à des amulettes, se rendre non seulement invulnérable, mais aussi maître du monde. Il croyait avoir trouvé en mon père le mage qui devait l'y aider. Mon père avait plaisir lorsque le prince venait, et il répondait volontiers à ses questions sur le magnétisme, la démonologie, etc., mais il lui conseillait de ne pas trop s'abîmer dans ces idées, lui représentant qu'il était ridicule d'attendre d'une pierre philosophale, qui n'existait que dans l'imagination, richesse, puissance, longue vie, etc.; mais Adelbert revenait toujours à ce thème favori; sa fantaisie l'élevait à une hauteur parfois extravagante; il se croyait né pour dominer de grands royaumes; cependant il manquait d'énergie et d'initiative; il croyait qu'avec l'anneau magique de Salomon sa sagesse même lui serait dévolue. Or, à une demi-heure de Weinsberg, était une vieille paysanne, qui passait dans le voisinage pour une sorcière, brave femme néanmoins. Quelque chose était-il égaré, les gens venaient la trouver (elle était *Wasserschauerin,* voyante au verre d'eau). Elle remplissait alors un verre d'eau fraîche, le plaçait devant elle sur la table, le touchait des doigts comme si elle le magnétisait, puis, après avoir, de ses yeux noirs et perçants, fixé la surface miroitante pendant plusieurs minutes, quelquefois un quart d'heure, elle disait: « Je vois maintenant net- « tement; l'objet volé est là ou là, caché de « telle ou telle façon, le voleur est à côté, a « tel ou tel vêtement; il est grand, petit, a « des cheveux noirs, etc. » Mais souvent elle disait aussi : « L'objet n'est pas volé, il n'est « qu'égaré, il reviendra, etc. » Or, une fois, la vieille comtesse Beroldingen, de Stuttgard, avait perdu une précieuse parure de brillants qu'elle n'avait pu trouver malgré toutes les recherches. Elle avait entendu parler par une amie de la voyante au verre d'eau de Weinsberg, et elle écrivit à mon père qu'elle savait presque sûrement que c'était son domestique (qui lui avait annoncé son départ, voulant aller avec sa fiancée en Amérique) qui était le voleur, mais elle voulait interroger cependant la voyante. Le voleur, disait-elle, avait une livrée avec des boutons brillants; peut-être cela aiderait-il la femme à le reconnaître.

Mon père fit venir la voyante et lui demanda : « Pouvez-vous me dire où se trouve une parure qu'une dame de Stuttgard a égarée? »

La femme effleura le verre, le contempla longuement et dit : « Il ne se présente pas dans le verre l'homme que je devrais voir si la parure avait été volée; elle reviendra.

— Ne voyez-vous pas un homme avec des boutons brillants? demanda mon père.

— Non, mais mes yeux me font mal à présent, je veux un verre d'eau fraîche. Maintenant je vois quelque chose de brillant, c'est de l'eau, beaucoup, beaucoup d'eau, loin de Stuttgard, et... tiens! je vois un petit paquet de papier jaune, et là... là... se trouve la parure, dans la muraille!

Mon père écrivit à la comtesse que la voyante n'avait malheureusement rien dit de bon et qu'elle n'avait pas vu le voleur. Mais le « beaucoup, beaucoup d'eau » fit penser à la comtesse au lac de Constance (Bodensée) et à son château de Gottlieben, et elle se dit qu'elle pouvait bien y avoir laissé la parure lorsqu'elle partit pour Stuttgard; elle fit faire des recherches et écrivit le 4 décembre 1849, à mon père :

« Quelle intéressante communication vous nous avez faite, cher docteur, et combien je vous dois de remerciements pour votre active et amicale participation à apporter la lumière dans cette affaire ! Le fait — étonnant en vérité — est que votre somnambule a dit absolument la vérité, car la parure en question était bien restée à Gottlieben, dans une armoire fermée. C'est moi seule qui suis cause de cette fâcheuse méprise, je le reconnais. Pour m'en excuser autant que possible, je dois vous dire que lors de mon départ de Gottlieben, j'avais mal aux yeux; le serviteur que mon mari envoya au château pour ouvrir l'armoire allait déjà en fermer la porte, parce qu'il n'y voyait rien, lorsque l'idée lui vint de tâtonner avec les mains; c'est alors qu'il fit la découverte. »

Adelbert entendit aussi parler de cette histoire et croyait avoir trouvé dans la devineresse une voyante qui pourrait à tout moment lui prédire l'avenir. Il était rare que quand il écrivait à mon père, il ne le chargeât pas de poser des questions à la voyante...

« Il me paraît très vraisemblable, écrivait-il le 8 mars 1851, que les étoiles ont une influence sur les hommes, car en ce qui concerne seulement la lune, on ne peut nier l'action immense de ce seul satellite sur notre terre et ses habitants. Pourquoi donc des corps célestes encore bien plus grands ne pourraient-ils pas exercer aussi des influences plus grandes? »

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro : *L'Artiste fantôme,* récit d'un curieux fait de spiritisme observé à Paris.

Le Gérant : A. Boyer.

Paris. — Imp. Ch. Blot, 7, rue Bleue